

# NOS abîmes auprès d'une fleur abimée



À l'orée de la forêt, une femme en fuite trouva un homme à genoux près d'une fleur abimée, à la tige pliée et aux pétales crispés. En croisant ses yeux, elle comprit que, comme elle, il fuyait des abîmes.

– Qu'est-ce qu'elle a ? Elle me fait si peur !  
– Ce n'est qu'un simple Narcisse, il souffre, tu vois ! Il faut le soigner.

La femme s'agenouilla près de lui.

– Mais comment ?  
– Guérir, c'est combler d'affection et de mots ce qui a été envahi de peur et de silence. La nature trouvera sa solution.

Ils le contemplèrent, le touchèrent en le nettoyant de ses parasites :

– Je ne t'ai jamais vu, tu n'as pas l'air d'un homme comme les autres.

– J'ai grandi près des mines, dans une campagne pleine de cadavres et de souvenirs de guerre. Je devais faire mon service militaire, j'ai trouvé normal de m'enfuir et je me suis caché du monde. À mon retour, j'ai été condamné à la prison pour désertion. Depuis, je vis près des fleurs comme un rejeté, à la marge des regards des autres. Mais ça ne me pèse pas, je ne peux pas vivre autrement, et ainsi je suis même heureux ! Parle-moi plutôt de toi, pourquoi es-tu si tremblante et abimée ? Un homme dur ?

– Non, une ordure.

– Ah !

– Il m'a battue, violée, plongée dans des cauchemars si profonds qu'au réveil je me sentais sale au point de devoir me frotter très fort sous la douche. Il a tué une partie de ma vie, mais pas mon envie de vivre. Lassée de ses menaces, je me suis barrée, j'ai marché longtemps. Et me voilà, ici, face à une fleur qui me fait peur rien qu'à

la regarder, puisque c'est justement un Narcisse qui m'a fait souffrir. Il ne mérite pas de guérir !

– Hmm... Pourquoi pas ? Un Narcisse a son caractère, pour le soigner, il ne faut pas avoir peur, juste tout lui enlever et le rendre dépendant des autres. Celui-ci, par exemple, comment pourrait-il faire sans nous ?

– Tu me fais rigoler, les paroles ne peuvent rien guérir.  
– C'est vrai, la parole n'est pas tout, il y a tous les autres langages auxquels on ne songe pas, qui peuvent soigner.

La femme éclata de rire :

– Mais tu te prends pour un toubib ?

– Non, les docteurs ne peuvent pas calculer le pourcentage de l'espoir, tandis que moi...

– Assez ! Tu délirés ?

– Ah ! Tu crois ça ? Moi ça fait longtemps que j'ai arrêté de croire qu'on n'est rien que des cerveaux. Je préfère ressentir les choses plutôt que de les analyser.

Alors, en proie à des vertiges, la femme lança son cri de guerre, en crachant des nœuds si serrés que l'homme dut fermer les yeux et cracher aussi les siens pour ne pas s'enfuir et continuer à rester près d'elle. Affranchis du sens du temps, ils confrontèrent leurs abîmes sans en faire une hiérarchie de la douleur, en parlant, criant, pleurant et finalement en souriant.

C'était presque la nuit, quand l'homme se pencha vers le Narcisse et s'écria :

– Regarde !

La tige se dressait à nouveau, les pétales, reconnaissants, se fermaient, assoiffés de repos.

Alessandro avec Anita, Carole, Laurence, Maryline, Patrick, Sandra, Thérèse.  
Illustration Madeleine Bui.